

TEMPLON

II

JEANNE VICERIAL

HARPER'S BAZAAR FRANCE, février 2023

L'ART À UN FIL...

Monumentaux, hiératiques, mystérieux, les vêtements-sculptures de Jeanne Vicerial sont de véritables objets de fascination. La jeune artiste française, passionnée de mode, tête chercheuse et expérimentale, donne vie à ses ovnis « tricottés » à partir d'un seul fil. Une prouesse technique qui ajoute encore à la magie. PAR CATHERINE MILLET

En 2020, pendant le confinement, une jeune femme cloîtrée dans la Villa Médicis à Rome, privée de visites dans les musées et de promenades dans la ville, invente d'habiller la Vénus nue du jardin d'une sorte de justaucorps effrangé et nacré. Et elle arme la statue sans tête d'un bouclier tissé. Jeanne Vicerial (née en 1991) est pensionnaire de la Villa, désireuse de parfaire une formation en design vêtement qu'elle a déjà complétée en travaillant auprès de Hussein Chalayan. Elle a aussi mené à bien un doctorat associant art et recherche. Dans les mois qui suivent, une substitution a lieu, l'habit s'émancipe du corps, devient corps lui-même, et une mue s'opère : celle qui se destinait à être costumière et qui simultanément réfléchissait de façon critique sur les contraintes de la mode, devient sculptrice. Moins de trois ans plus tard, elle est invitée à confronter ses réalisations aux gisants de la basilique de Saint-Denis !

Aujourd'hui, si elle organise des « défilés », comme aux Magasins généraux de Pantin (en 2021) ou à la galerie Templon (à Bruxelles en 2022, et à Paris au début de cette année 2023), ils sont... immobiles. Les spectateurs, au lieu de se contorsionner sur des chaises malcommodes, déambulent au milieu de figures hiératiques, statues textiles hautes de 1 mètre 90. Celles-ci sont d'un noir aussi profond que celui des yeux, des sourcils et de la chevelure de leur créatrice, au point qu'on ne peut s'empêcher de les regarder comme une projection de cette grande et tranquille jeune femme. Happés par l'espace solennel que ces figures mettent en place et déroutés par leurs visages sans regard, les spectateurs aimeraient caresser leur surface brillante de fil natté, « tricottés » dit l'artiste. Mais on ne touche pas aux œuvres d'art. À quoi reconnaît-on une véritable œuvre d'art ?

Au fait précisément qu'elle est insaisissable, pas seulement avec les mains, mais aussi par l'esprit trop cartésien. Les mots se dérobent pour parler d'une figure dont on ne sait pas si elle nous invite ou nous repousse, pour décrire un corps qui a l'air de se défaire au fur et à mesure qu'on étudie son ingénieuse construction. Il arrive que ces vêtements-sculptures soient destinés à être portés pour des performances, mais le plus souvent, ils sont montés sur des armatures qui ne sont rien d'autre que des Stockman, ces mannequins amputés de leur tête et de leurs membres qui servent aux couturiers pour ajuster leurs modèles. Ils s'en émancipent toutefois en volutes qui sont aussi bien chevelure, coiffe et masque, en capes qui se déploient et se prolongent en opulents manteaux, ou en fragiles fourreaux qui s'effilochent. Autrement dit, le Stockman, garant des mesures standards, est englouti, trahi, nié par un fil, un seul fil qui s'étire, se noue, revient sur lui-même et crée des volumes qui envahissent l'espace, exactement comme le trait de crayon s'élanche sur la surface blanche du papier, insiste, la noircit, repasse là où il est passé, jusqu'à donner l'illusion d'un corps.

Depuis longtemps, on n'avait pas vu dans une galerie d'art contemporain des figures exerçant une telle fascination. On est soi-même, pourrait-on dire, pris dans leurs raies. Cela tient, je crois, à deux facteurs. Le premier est évidemment leur irréductible ambivalence. Sommes-nous en présence de samouraïs protégés d'armures somptueuses, ou de sévères vestales ? Certaines à tête d'insecte pourraient bien être de gigantesques mantes religieuses, quand d'autres, imposantes, nous considèrent à l'instar de la statue du Commandeur, ou de la Commandeuse. Parfois les carapaces s'ouvrent, et laissent déborder leurs viscères d'écheveaux de fil

rose, ou d'amalgames de fleurs séchées. De toute façon, bien des parties, dont le tissage est plus apparent ou plus lâche, évoquent le dessin des fibres des muscles. On n'est pas très étonné d'apercevoir dans l'atelier, sur le « moodboard », des reproductions d'écorchés tandis que l'artiste nous parle des vénus anatomiques en cire du XVIII^e siècle. L'endroit déballé l'envers. Les contraires coexistent et la figure tantôt imposante révèle un ventre grotesque ou bien semble faire la grimace...

Mais un autre élément participe à la séduction de ces œuvres, c'est le mystère de leur réalisation. L'art contemporain nous a tellement habitués à des formes simples qui se donnaient d'emblée, aux surprises de l'improvisation, à l'exhibition des processus de fabrication, qu'on n'en revient pas de se poser à nouveau la question : mais comment cela tient-il ? Et d'admirer une prouesse technique quand on apprend que certaines pièces, ainsi que chaque partie – que l'artiste nomme « organe » – des grandes pièces récentes, est le résultat du travail d'un fil unique. Aucune chute ne va dans la poubelle. L'artiste mesure sa matière première en kilomètres (entre 80 et 150 pour une pièce) et le travail en centaines, voire milliers d'heures. On a beau savoir que Jeanne Vicerial a mis au point, avec le département mécatronique des Mines ParisTech, un robot permettant d'économiser des heures de tissage, on n'en est que plus admiratif. À la manière des maîtres anciens, elle invente ses propres outils. Le labeur n'est évidemment pas une valeur en soi, mais qu'il permette d'atteindre une perfection qui l'escamote complètement, en est une. 🌀

Armors, exposition de Jeanne Vicerial à la galerie Templon, Paris 3^e, jusqu'au 11 mars.



De haut en bas et de gauche à droite : dans l'atelier de l'artiste. Photo de Jean-Pierre Collin/ Saif images — Jeanne Vicerial, en 2020. Photo de Sophie Bassouls/Bridgemanimages.com — *Solitude*, performance collaborative avec l'artiste pluridisciplinaire Regina Demina aux Magasins Généraux de Pantin, en 2021. Photo de Sophie Schiano di Lombo — *Masque parabolé*, selfie extrait de la série « Quarantaine vestimentaire », 2020 — *Dissection vestimentaire*, lors de l'exposition des pensionnaires de la Villa Médicis, Rome, 2020. Photo de Daniele Molajoli — *Vénus ouverte*, 2020 — *Chœurs*, maquette-costumes d'Alys, de Jean-Baptiste Lully, pour le Grand Théâtre de Genève, 2021.

